tesse, c'est à lui que restera la victoire.

Il ferme donc, en paix, son cercle de quête. Le voilà renseigné. Sur quel le piste sa fantaisie va-t-elle le jeter?

Il y a des soirs où l'on aime à tomber comme la foudre dans un parti d'innocentes gazelles. Leur épouvante moutonnaire les jette les unes contre les autres. Elles se barrent la route, elles se culbutent pour fuir. Le saut planant que le maître de la forêt fera au milieu d'elles, les quatre pattes écartées, lui permettra, s'il veut, d'abattre à droite et à gauche dans un seul choc.

Il y a des soirs où l'on a envie de se jeter derrière le galop du zèbre, de franchir après lui les ravines, les banquettes de mimosas, de voir la distance fondre d'une seconde à l'autre, le bond dévorant la foulée.

Il y a des soirs de colère où l'on veut la lutte et ses risques. Alors, c'est sur la piste de l'oryx que le lion s'élançe. Celle-ci ne fuira pas à bout d'haleine. Une résolution brusque la fera se retourner sur le terrain choisi par elle pour le duel. Soudain, le fauve verra devant soi le tragique visage de cette bête d'apocalypse, licorne au masse d'arlequin, armée pour des assauts sans merci. Et, quelques secondes, ils se considéreront, avant de se heurter pour vaincre ou pour mourir.

Les musées d'armures n'ont pas d'épées si longues, si meurtrières que des cornes de l'oryx. Les peignes de fer dont les bourreaux rayaient les chairs des suppliciés n'étaient ni si crochus ni si aiguisés que ces griffes de lion. La partie est superbe parce qu'elle est égale. Le vainqueur a juste le temps de triompher. Une fois sur deux, il meurt de ses blessures.

Le lion sait qu'il lui faut ici ajouter la ruse à la force. Il aime à surprendre l'oryx avant qu'elle soit en garde. Un hasard de buissons qui le masquaient, de sable qui lui a permis d'approcher à pas de velours, s'en fait son complice. Il a été patient, malgré son ivresse. Nous qui relevons ses traces, depuis un quart d'heure nous suivons sa marche à plat ventre. Il haletait. Ses griffes étaient ouvertes comme des mains. Enfin, c'était la bonne distance. Il a bondi. Il est tombé sur le garrot, il a coupé la carotide avant que la tête héraldique ait eu le temps de se renverser dans la douleur et de lui enfoncer, à la renverse, entre les épaules, les pointes de la paire d'épées.

L'agonie a été courte et sans sur-saut de défense. Conformément à son habitude, le vainqueur n'a pas touché à la chair. Il a bu jusqu'à l'épuisement la fontaine de sang qu'il avait fait jaillir. Il a bu jusqu'à l'ivresse titubante. Et puis, soulé de sang et de gloire, il est allé chercher un lit.

Il y va dormir jusqu'au premier rayon d'aurore, pesant, cette fois, gorgé, sans rêve, exposé lui-même à la surprise, si la forêt enfermait un être plus fort que lui, si les yeux de l'homme étaient, comme les siens, des vrilles de lumière qui dissipent les ténèbres en les fixant. Comme le sang est salé, au réveil il aura soif. Il se lèvera, il ira boire au plus proche point d'eau. Ensuite, il retournera se coucher.

Le verrons-nous?

Il y faut deux conditions, dont l'accord est rare: que l'aurore se lève dans le dos du chasseur; que la brise matinale souffle derrière le lion.